

Inauguration du Monument élevé à la mémoire du lieutenant Tom Morel et des combattants des Glières, à ENTREMONT, le 13 mars 1994.

L'Histoire est ainsi faite que l'on ne peut évoquer la place de Glières dans la Résistance française sans y associer le nom de la commune d'Entremont, car c'est ici que les combattants du Plateau connurent l'une des heures les plus douloureuses de leur bataille.

C'est vous dire l'émotion que fait naître en nous, et, j'en suis sûr, chez tous ceux d'entre vous qui, à l'époque, partagèrent avec nous l'angoisse et la tristesse de cette longue nuit du 9 mars 1944 avec ses conséquences.

Ce monument, par son emplacement à quelques mètres de cet hôtel de France dont la dénomination aurait dû n'être que symbole d'union s'il n'avait été ce jour-là occupé par les forces de l'"anti-France", comme les désignait Maurice Schumann depuis Londres, ce monument témoignera désormais, comme tous ceux déjà érigés sur le pourtour du Plateau, du lourd tribut payé par la Résistance des Glières, tribut d'autant plus marqué en la circonstance, par la mort à la tête de ses hommes, du premier Commandant du Maquis des Glières, le lieutenant Tom Morel.

Je veux tout d'abord, Monsieur le Maire, vous remercier, ainsi que tous ceux qui ont pris l'initiative d'ériger ce monument, d'avoir associé notre Association à cette manifestation qui nous donne l'occasion de communier ensemble dans ces souvenirs.

Par les allocutions que nous venons d'entendre, nous avons été reportés 50 années en arrière, dans ces années où les nuits succédaient aux nuits sans que semble enfin venir la lumière du grand jour de la Libération du pays, dans ces dures années d'angoisse où il fallait assumer la défaite de nos armées en subissant l'implacable loi de l'Occupant vainqueur, dans ces années de lâcheté et d'héroïsme mêlés où, malgré le vent contraire de l'Histoire, des hommes sont restés debout, ceux qu'André Malraux a appelé les "hommes du NON".

Aujourd'hui, nous faisons mémoire de la vaillance des habitants de cette commune et de quelques camarades, hommes du "NON" eux aussi, en rappelant plus particulièrement la figure et le courage de ceux dont l'engagement les conduisit au sacrifice de leur vie.

Parlant au nom de l'Association des Anciens du Maquis des Glières, je ne m'étendrai pas sur la place et le concours de la commune d'Entremont pendant les deux mois de notre rassemblement sur le Plateau puisqu'ils viennent d'être excellemment évoqués, si ce n'est pour redire notre profonde et immense reconnaissance à toutes les familles qui, de mille manières, directement ou indirectement, nous ont apporté un soutien matériel et moral sans lesquels Glières n'aurait pu être ce qu'il fut.

Récemment, plusieurs "Braves" de notre département ont été honorés par l'Etat d'Israël qui leur attribua une très haute distinction : la médaille des Justes, pour avoir secouru des Juifs en danger. Je pensais à cette occasion, qu'à défaut d'avoir eu leur patriotisme récompensé par une distinction, nombreux sont les paysans de nos vallées qui méritent eux aussi d'être classés parmi les "Justes", eux qui ouvrirent leur porte, cachèrent, secoururent au péril de leur vie nos camarades traqués, blessés, tout spécialement lors du repli quand il fallait franchir les barrages ennemis.

Il faut non seulement l'évoquer, mais il est nécessaire que ce patriotisme soit rappelé aux générations présentes et futures, notamment à celles qui ne manqueront pas de transiter par Entremont. Aussi, Monsieur le Maire, je vous renouvelle le projet de notre Association d'implanter près d'ici un grand panneau sur lequel on pourra lire, résumé mais néanmoins explicite, comment la commune d'Entremont a été impliquée dans le déroulement de la bataille des Glières de janvier à avril 1944.

Accueillante aux tout premiers maquis, occupée par les forces de répression, puis par les troupes allemandes, la commune fut aussi base de ravitaillement, lieu de transit des agents de liaison, des chefs de la Résistance et des officiers en contact avec les Alliés à Londres. C'est également par Entremont que le capitaine Maurice Anjot rejoignit le Plateau pour prendre volontairement le commandement du bataillon après la mort tragique de celui qui nous avait rassemblés pour notre mission, le lieutenant Tom Morel.

C'est à la fois comme témoin de ses tout derniers instants et parce qu'il m'avait choisi comme secrétaire à son Poste de Commandement, que je voudrais rendre hommage à sa mémoire par quelques souvenirs personnels, me dispensant de rappeler son passé, ses études sérieuses, comment il se distingua sur le front des alpes en 1940, son rayonnement comme instructeur à l'Ecole Militaire de St-Cyr repliée à Aix-en-Provence après l'armistice, toutes étapes et faits déjà connus et souvent évoqués.

Ce n'est donc pas sans connaître cette forte personnalité que le colonel Romans-Petit, alors responsable régional des maquis de l'Ain et de la Haute-Savoie, à un moment où l'Armée Secrète de Haute-Savoie traversait des moments difficiles après l'arrestation de plusieurs de ses chefs, nomma le lieutenant Tom Morel chef des maquis du département, en janvier 1944, alors que les Alliés, à Londres, venaient de décider le grand parachutage des Glières. Les deux hommes s'étaient rencontrés quelques temps plus tôt dans l'Ain où Tom avait rencontré un de ses camarades de promotion, le lieutenant Girousse. Romans-Petit avait de suite compris que le lieutenant Tom Morel était l'homme capable d'assumer cette mission de la plus haute importance pour la Résistance française.

Quand on cherche un mot qui résume qui fut le lieutenant Tom Morel, je pense qu'il n'y en a qu'un, pris dans toute son acception: Tom Morel était un chef, c'est-à-dire à la fois :

- meneur d'hommes par son exemple et la foi en sa mission,
- compétent, comme officier, par sa parfaite connaissance du métier militaire, capable d'analyser lucidement une situation et de prendre une décision, fut-elle couteuse,
- intransigeant, quand l'honneur et la parole donnée sont en cause, et en même temps d'une très grande humanité.

Tom passait peu de temps au P.C. Dormant comme nous, étendu sur du foin retenu par un bas-flanc, il disparaissait chaque matin après avoir fait le point sur les informations recueillies et donné ses consignes pour la journée. Nous le voyions alors, arc-bouté sur ses skis, car il était excellent skieur, avec son pantalon fuseau noir, son anorak bleu et son béret chasseur, disparaître dans les bourrasques de neige si fréquentes cet hiver-là, en direction

des différents secteurs du Plateau, de temps en temps accompagné de quelques fidèles éclaireurs-skieurs. S'il était de retour à la mi-journée, c'était pour repartir aussitôt, tant était grand chez lui le souci du terrain, préoccupé qu'il était sans cesse de parfaire le dispositif de défense. Il savait aussi que sa présence, dans un contact amical, rassurait les hommes des avant-postes, toujours sur le qui-vive, à la merci d'une attaque surprise. Jour après jour, il consolida ainsi, au fur et à mesure de nouvelles arrivées, l'unité combattante qui devint par la nécessité des circonstances un bataillon avec ses compagnies, ses sections, son infirmerie.

Sur ce plan, il est remarquable de constater la parfaite adéquation du dispositif de défense arrêté dès les premières heures de notre arrivée, aux cheminements que choisirait l'ennemi en cas d'attaque, puisque Tom Morel disposa aussitôt l'essentiel de nos effectifs sur le versant de la vallée du Borne, celui où précisément se produisit l'attaque allemande.

La simplicité de ses contacts directs, ses paroles stimulantes, les échanges que ses visites lui permettaient, ne furent jamais des confidences, même avec l'encadrement. Tom Morel gardait sur lui seul le poids de sa mission avec son lot quotidien de nouvelles difficultés. Sa jeunesse, son allant, sa compétence, son rayonnement, en un mot son fascinant charisme, ne laissaient pas place à l'interrogation ou au doute. Et cependant, qui saura jamais de quelles lourdes questions furent peuplées ses insomnies et ses déplacements solitaires ? Peut-on imaginer avec quelle gravité il ressentait sa responsabilité non seulement d'organiser le Plateau pour le parachutage promis, mais essentiellement sa responsabilité des quelques centaines d'hommes qui avaient répondu à son appel ?

Ces quelques lignes extraites du message que Tom Morel adressa le 8 mars, la veille de sa mort, au chef Forestier qui venait de rejoindre ses positions à Champ-Laitier avec ses hommes, en témoigne :

"Je prends à mon compte votre ravitaillement et je ferai tout ce que je pourrai pour vous aider, mais je suis attaqué de partout et il faut dégarnir d'un côté pour renforcer l'autre.

Malgré tout, ça ira !

J'approuve votre plan de défense, mais organisez de suite votre groupement de telle sorte que vous ayez des groupes de combat avec chefs et que les relèves s'effectuent pour que tous arrivent à manger chaud et trouvent un peu de repos".

A souligner aussi le souci de Tom Morel de répondre aux craintes légitimes de la population. La lettre d'excuses qu'il adressa à Mr Missillier, parce qu'il avait été dans l'obligation de faire détruire un de ses chalets d'alpage inhabité qui, à flanc de montagne, pouvait être utilisé comme base d'attaque par la répression, est un exemple de sa compassion à l'angoisse des gens du pays. "Nous nous excusons de ce geste, écrivait-il, dont vous comprendrez la nécessité au point de vue militaire, et nous sommes surs, connaissant votre patriotisme, que vous l'approuverez".

L'un des grands moments de Glières fut notre rassemblement au centre du Plateau, là où s'élève aujourd'hui le Monument. Son souvenir est l'un des plus marquants pour ceux qui vécurent cet événement. C'était par une journée très ensoleillée, par un froid sec comme c'est souvent le cas en février. J'imagine que pour le lieutenant Tom Morel, ce premier rassemblement devait avoir une importance capitale. Nous étions à peine installés dans les chalets d'alpage, et surtout à plusieurs heures de marche à cause de l'épaisse couche de neige qui recouvrait le Plateau. Nous avons tout juste eu le temps de reconnaître la position de défense assignée à chaque groupe de maquisards, nous ne nous connaissions pas les uns les autres, arrivant de villages et de vallées différents, en bref, jusque là, nous n'avions pas encore pris conscience d'appartenir à une unité !

Alors, se rassembler, converger vers ce promontoire choisi par Tom où il avait fait planter un mât pour un premier lever des couleurs sur ce premier coin de terre française libre, voir arriver de chaque coin de ce vaste Plateau, les uns après les autres, les détachements de tous ces groupes qui n'étaient pas encore des sections se disposer en formation pour la cérémonie, tout cela représentait déjà visiblement l'unité combattante que voulait le lieutenant Tom Morel et dont il avait besoin pour mener à bien sa mission.

Comment dire notre fierté, notre joie intense, ressenties à ce premier garde-à-vous, dans le profond silence de la montagne enneigée, lorsque nous avons entendu Tom Morel exalter le sens de notre lutte, la rattacher aux combats de tous les soldats de la France Libre dans les territoires d'outre-mer, et proclamer notre devise "VIVRE LIBRE OU MOURIR" !

Certes, nous n'avions pas conscience des événements qui

nous attendaient, mais, immobiles, dans le vent glacial qui faisait flotter les trois couleurs lorsqu'elles furent hissées pour la première fois, nous étions graves et très fiers de devenir enfin acteurs de cette libération tant attendue et annoncée très proche.

Ce jour-là est né le Bataillon des Glières !

Dès le début du siège qui nous fut imposé par l'encerclement total du Plateau, le lieutenant Tom Morel s'engagea à fond pour éviter un affrontement fratricide avec les français des forces de répression, égarés par la propagande vichiste, stupides mercenaires d'une honteuse collaboration avec l'Occupant.

Il faut mesurer son audacieuse détermination quand il se présentait seul aux chefs de ces unités pour affirmer la justesse de notre cause et tenter d'obtenir, par la crainte qu'ils avaient d'un maquis dont ils ne savaient pas grand'chose, d'indispensables facilités de passage pour le ravitaillement et nos agents de liaison.

Comme il serait édifiant de connaître la teneur de ces brefs entretiens où les mots - Devoir - Libération - Patrie - Honneur, jetés à la face de ses interlocuteurs par le lieutenant Tom Morel ont dû résonner comme autant de reproches à leur servilité ! Pour celui qui, à La Clusaz, lui avait donné sa parole et qui ne la respecta pas, à la servilité, il faut ajouter, la lâcheté !

Qu'un officier ne tînt pas sa parole en faisant prisonniers des maquisards désarmés, en mission, et que son supérieur, chef de toutes les forces de police en fit autant après avoir promis leur libération, exigeait que de tels manquements fussent relevés par une opération exemplaire afin de disposer nous aussi de prisonniers.

Ce fut la raison du coup de mains dirigé contre le détachement de policiers stationné à l'hôtel de France à Entremont, au soir du 9 mars.

Ce qui s'est passé ce soir-là est ici dans toutes les mémoires. C'était notre première opération importante, avec 120 hommes. Puissamment armées, parfaitement organisées, chaque section connaissait bien sa mission clairement définie selon un plan d'approche et d'investissement des lieux mis au point et exposé préalablement au P.C, établi sur la base de renseignements sûrs donnés le jour même par un garde G.M.R déserteur. La surprise, arme essentielle dans ce genre

d'opération, devait être totale pour éviter un engagement avec la garnison des 57 gardes logés à l'hôtel. Hélas, la nuit, notre complice pendant notre approche, fut déchirée par les aboiements des chiens. L'alerte était donnée. Impossible dès lors d'éviter un assaut prématuré et rapide. Tout se déroula en quelques minutes, trop longues pour empêcher que trois des nôtres tombent au cours du bref affrontement, et parmi eux, le lieutenant Tom Morel.

Le détail de cet engagement meurtrier importe peu.

Tout est dans le dernier et tragique face à face entre le lieutenant Tom Morel et le commandant du groupe G.M.R, ce chef félon qui, quelques jours plus tôt à La Clusaz, se croyant déjà prisonnier, avait accédé aux exigences du lieutenant Tom Morel et, se reniant, fit arrêter nos messagers les jours suivants.

Je fus témoin de cette rencontre.

"Tu es un lâche ! Tu n'as pas tenu ta parole !

"Tu n'es pas digne d'être un officier"!

Telles furent les cinglants reproches du lieutenant Tom Morel au chef des G.M.R qui, les mains en l'air était apparemment désarmé. Quelques secondes plus tard, Tom Morel était abattu traitreusement par celui qu'il venait si justement de qualifier.

Ces derniers mots du lieutenant Tom Morel, sa vive réaction, me paraissent pleinement résumer à la fois la très haute idée qu'il avait de son rôle d'officier et sa personnalité toute de droiture, révoltée devant la veulerie de ceux qui, en ces heures graves pour notre pays, ont préféré le confort d'une fausse légitimité aux risques de l'insoumission.

Glières venait de perdre son chef, de perdre aussi son âme, car notre rassemblement en ce haut-lieu fut son oeuvre.

Une peine profonde était au coeur de tous ces hommes qu'il avait si souvent rencontrés, à qui il avait donné la fierté d'être engagés dans la bataille pour la Libération. Ces moments de grande tristesse furent largement partagés par tous.

C'est au lieutenant Jourdan, assisté du lieutenant Barrat, que revint la lourde responsabilité d'un très délicat intérim, alors que nous recevions dans la nuit du 10 mars, le lendemain de la mort

du lieutenant Tom Morel, le grand parachutage de 90 tonnes d'armes qui avait justifié Glières. Le 10 mars, c'était aussi, nous l'avons appris plus tard, la date limite donnée par le chef des Services Spéciaux allemands Oberg à Joseph Darnand, chef des forces de répression du gouvernement de Vichy, pour venir à bout des maquisards de Glières. Et il avait échoué ! Dès lors, l'intervention de la Wermarcht était inévitable.

C'est dans ce contexte que le capitaine Maurice Anjot qui, avant Glières, parcourait le département avec le lieutenant Tom Morel pour continuer l'organisation de l'Armée Secrète initiée par le commandant Valette d'osia, et parfaitement conscient de la gravité de la situation, par devoir, sollicita des responsables de la Résistance départementale l'honneur de prendre le commandement du Bataillon dont il pressentait l'improbable survie lors de son attaque par les troupes allemandes. Il tomba sous les balles ennemies à Nâves lors du repli qu'il avait ordonné, le 27 mars 1944.

Dans quelques jours, tous les médias, radios, télévisions et presse, feront revivre le maquis des Glières, première commémoration inscrite au programme du calendrier officiel retenu par le Comité national du 50ème anniversaire des grands événements de 1944.

Ce Plateau d'alpages jusqu'à paisiblement habité par quelques familles de montagnards ne semblait pas prédestiné à inscrire son nom dans l'Histoire. Et le voilà maintenant connu comme le symbole d'un sursaut "venu du fond des siècles", comme l'a dit André Malraux, celui des hommes qui se dressent partout contre les puissances du moment lorsqu'elles asservissent l'homme, et chaque fois que ce qui est essentiel à leur dignité est en cause.

La fierté que nous partageons, en particulier avec la population d'Entremont, d'avoir porté pendant deux mois l'espoir d'une nation qui refusait non seulement l'occupation de son territoire, mais aussi l'une des plus perverses idéologies, celle du nazisme, c'est-à-dire de l'exclusion, cette fierté, nous la devons pour une très large part, chère Madame Morel, cher Philippe, à celui qui fut si tôt ravi à votre affection, à la nôtre aussi, à jamais présent dans nos mémoires et dans nos coeurs.

Et puisque, déjà avant Glières, ils furent engagés ensemble dans l'Armée Secrète, puis sur le Plateau, pour nous conduire sur le chemin de l'honneur, nous voulons associer à notre hommage et à notre reconnaissance le capitaine Maurice Anjot, grande et noble figure lui aussi, en assurant son fils Claude ici présent, du très vivace souvenir que nous gardons de son père.

Aux familles de tous ceux dont ce monument rappelle le sacrifice, et à celles de tous nos morts de Morette et d'ailleurs, nous disons la fidélité de nos sentiments en rappelant les paroles prononcées à Thônes, en 1946, par le Général de Gaulle :
"Aux morts du Plateau illustre, c'est, par la voix du Président de la République, la France tout entière qui rend hommage aujourd'hui. Leur exemple durera. Il durera, je vous l'assure, comme un témoignage splendide jeté à travers le monde, de la résolution de la France dans la plus terrible guerre de son histoire".